

La mention du temple dans les Odes de Salomon.

Par Alfred Loisy, Paris.

Bien qu'on ait déjà passablement écrit sur les quatre premiers versets de l'Ode IV, où il est parlé du sanctuaire de Dieu, et sur le v. 8 de l'Ode VI, où il est fait mention expresse du temple, peut-être n'est-il pas inutile d'éclairer le sens de ces passages par une considération attentive de leur contexte et des endroits parallèles que présentent les autres Odes.

L'interprétation littérale a trouvé d'abord des partisans. Diverses interprétations spirituelles ont été ensuite proposées. L'idée d'un sens figuré ne peut être taxée d'in vraisemblance, puisque le langage des Odes est presque partout métaphorique et allégorique; à raison de ce caractère général, il semblerait plutôt étrange que l'auteur ait pu parler d'un objet aussi concret et matériellement déterminé que le temple de Jérusalem et celui de Léontopolis ou le sanctuaire des Samaritains. Mais cet argument n'entre pas dans le fond du sujet, et le sens des textes est à déterminer premièrement par les textes mêmes.

Si l'on prend à la lettre le commencement de l'Ode IV, on est amené à considérer la suite comme en étant indépendante: deux odes primitivement distinctes auraient été réunies en une seule. Cependant la conclusion de l'Ode IV paraît être en étroite correspondance avec le début. Comme l'auteur a dit d'abord que Dieu a choisi son sanctuaire avant de créer les lieux (v. 3), il dit à la fin (v. 14) que tous les dons de Dieu, c'est-à-dire les dons spirituels qui ont été signalés dans le corps de l'ode, ont été prévus et institués dès le principe par le Seigneur qui a tout créé. L'on est donc engagé à penser que le sanctuaire appartient à la même catégorie des biens mystiques et divins que le cœur de Dieu donné à ses fidèles (v. 6), que le sceau imprimé sur les armées de Dieu et sur les archanges élus (v. 8), que la rosée et les sources d'où coulent le lait et le miel (v. 10). Et comme le psalmiste dit que

le sanctuaire choisi dès l'éternité ne sera pas changé (vv. 1—2, 4), il dit que les dons divins, établis dès le principe et maintenant accordés, ne seront pas repris (vv. 11—14). La structure logique de l'ode est donc parfaitement une, et c'est sur cette unité que se doit fonder l'interprétation. Le sanctuaire est le lieu des biens dont il est parlé ensuite; il est le lieu de Dieu et des bienfaits que procure sa communion. Or les biens dont il s'agit n'ont aucun rapport avec le service du temple hiérosolymitain. Le lieu de Dieu sera donc plutôt la société des fidèles qui ont reçu le cœur de Dieu, qui sont marqués de son sceau, qui sont admis à sa communion. Ce ne peut être le paradis des bienheureux, car le sanctuaire de Dieu est pour le psalmiste chose aussi actuelle que le don du cœur divin, la possession du sceau, et la communion du Seigneur. Le sanctuaire est bien un paradis, mais c'est celui qui est décrit dans l'Ode XI: terre plantée d'arbres qui sont les justes (v. 15) non les bienheureux; car on les représente simplement comme de zélés travailleurs, appliqués aux bonnes œuvres et se détournant du mal (v. 17).

L'eau parlante qui, dans l'Ode XI, s'approche des lèvres du psalmiste et l'enivre (vv. 6—7), est sans doute la même que les sources qui, dans l'Ode IV, font couler le lait et le miel. Pareillement la circoncision spirituelle qui fait germer la grâce et qui est un principe de salut (Ode XI, 1, 3), doit être identique au sceau dont sont marquées les armées de Dieu (Ode IV, 8). Ce même sceau revient dans l'Ode VIII, où l'on dit que Dieu l'a placé sur le visage de ses élus, de ceux qu'il a connus avant qu'ils fussent et dont il a formé les membres (vv. 16—17), de ceux qui sont son œuvre contre laquelle nul ne saurait prévaloir (vv. 19—20). Ces prédestinés, qui sont l'œuvre de Dieu, ne sont-ils pas le temple qu'il s'est choisi de toute éternité? Le sceau divin reparaît dans l'Ode X, où il est parlé des empreintes de lumière qui ont été placées sur le cœur de ceux qui sont maintenant sauvés (vv. 7—8), sur le cœur des gentils autrefois dispersés et qui désormais sont rassemblés en un seul groupe (v. 6). Ce groupe de sauvés ne peut manquer d'être en rapport avec le sanctuaire que Dieu, d'après l'Ode IV, veut habiter à l'exclusion de tout autre. Mais n'est-ce pas leur groupe qui forme le sanctuaire même? Car ce n'est pas le temple qui est leur centre de ralliement; ils marchent dans la vie du Christ mystique (Ode X, 8), et ce doit être le groupe ainsi constitué qui est le sanctuaire de Dieu. «Le lieu de séjour du Verbe est l'homme, et sa vérité est amour», dit ailleurs notre psalmiste (Ode XII, 11).

On retrouve le même sanctuaire à la fin de l'Ode XXII, où le

monde se dissout pour renaître, le rocher de Dieu servant de fondement à ce monde nouveau, qui est le royaume de Dieu et le séjour des saints (vv. 11—12). Il s'agit ici d'un temple spirituel, comme l'indique suffisamment la mention du royaume de Dieu. La pierre fondamentale de l'édifice ne peut guère être que le Christ lui-même, dont l'œuvre est décrite en termes figurés dans le corps de l'ode. Bien que le psalmiste y décrive une résurrection de morts, avec tombeaux qui s'ouvrent et ossements qui se revêtent de chair, il ne paraît pas autrement certain que le tableau doive s'entendre de la résurrection dernière et du paradis des bienheureux. Il faudrait supposer que l'auteur ferait parler le Christ seulement après la fin du monde, le règne des bienheureux ayant commencé. La perspective ne serait peut-être pas très naturelle, étant donné que l'œuvre du Christ mystique est présentée comme s'accomplissant actuellement. Le travail de résurrection (vv. 8—10) pourrait s'entendre au sens figuré, tout comme la victoire que le Christ dit avoir remportée de ses mains sur le dragon à sept têtes (v. 5). A ce combat contre le dragon se rattache l'extermination de sa postérité, l'auteur ayant probablement pensé à Gen. III, 15; or cette extermination ne peut guère s'interpréter qu'au sens moral et figurer l'impuissance des incrédules et des méchants à empêcher l'œuvre de salut, l'aplanissement de la voie que Dieu ouvre devant les croyants (v. 7). Le dragon à sept têtes est l'antique serpent et Satan: c'est le règne de Satan parmi les hommes qui a été brisé lorsque Dieu a fait descendre des hauteurs son envoyé (v. 1).

L'Ode VI mentionne expressément le temple (v. 8), mais dans un contexte qui invite à n'y point voir un édifice matériel. Le psalmiste a commencé par louer l'Esprit divin qui parle en lui, et tout aussitôt il décrit le débordement d'un ruisseau qui devient océan, qui remplit toute la terre, qui a désaltéré tous ceux qui avaient soif, portant au temple tout ce qu'il avait inondé et renversé (vv. 7—18). Les images ne sont pas très bien suivies, mais l'auteur ne s'arrête pas à considérer qu'un déluge fait autre chose qu'abreuver ceux qui ont soif. Car son ruisseau n'est pas un cours d'eau, son océan débordant n'est pas une mer; c'est l'Esprit de Dieu partout répandu, qui peut inonder le monde sans le noyer, et qui apaise la soif qu'ont de Dieu ses fidèles. Il est difficile d'admettre, ainsi qu'on l'a supposé, que ce déluge d'esprit viendrait se ruer contre le temple de Jérusalem pour le détruire. Cette interprétation s'appuie sur une conjecture que le sens général du passage ne justifie pas, que le caractère commun des Odes n'autorise pas davantage: la destruction du temple ne pourrait signifier que la destruction

du judaïsme, attendu que le déluge dont on parle ne saurait être en même temps l'armée de Titus et l'effusion de l'Esprit Saint. Mais à quel moment de l'histoire a-t-on pu dire que le judaïsme avait été détruit par l'effusion de l'Esprit dans tout l'univers? L'idée de destruction n'est pas dominante dans la pensée du psalmiste, mais celle de force à la fois irrésistible et conquérante: rien n'arrête l'invasion de l'Esprit, et partout elle fait des recrues, des recrues pour le temple. Ajoutons que nulle part ailleurs les Odes n'insinuent la préoccupation de montrer que le judaïsme a été vaincu, et bien moins encore qu'il n'existe plus.

Il ne s'agit donc pas de renverser le temple juif. Il ne s'agit pas davantage d'y amener tous les hommes. Si le texte est bien conservé, si le psalmiste a réellement parlé d'un temple et voulu signifier que des élus recrutés de toutes les parties du monde y trouveraient place, son temple ne peut être que le lieu mystique où entrent ceux qui ont été abreuvés par le déluge d'Esprit, c'est-à-dire la société des prédestinés. Le temple n'est pas plus une réalité matérielle que le ruisseau qui devient océan. Le débordement de l'Esprit ne saurait aboutir au portique de Salomon. Et l'on pourrait aussi demander à quel moment de l'histoire se serait produit dans tout l'univers ce mouvement de pèlerinage vers le sanctuaire d'Israël.

On ne se propose pas de traiter ici la question de l'origine des Odes. Autrement il y aurait lieu d'insister sur ce que l'effusion de l'Esprit, nonobstant ce qui est dit de sa furie débordante, paraît soumise à une économie régulière; elle suit son cours en dépit des obstacles que lui suscitent les gens qui retiennent l'eau (v. 9). Ces digues ont l'air d'être autre chose que la simple résistance de ceux qui ne veulent pas se convertir. L'eau divine a ses ministres, à qui elle est confiée et qui s'en servent pour arracher à la mort spirituelle ceux qui aspirent à cette boisson salutaire. L'auteur ne s'exprimerait pas autrement s'il avait en vue quelque service de propagande, un apostolat organisé, d'une société de foi, avec ses rites d'admission et d'initiation, qui sont également visés dans le sceau mystique de l'Ode IV, et l'eau parlante de l'Ode XI, et le déluge de notre Ode VI.

L'image de la source qui devient un fleuve et une mer ne laisse pas d'être empruntée à Ézéchiel (XLVII), et c'est parce qu'il empruntait cette image au prophète que l'auteur a été amené à parler du temple. Dans le premier passage, concernant le sanctuaire choisi dès l'éternité, il a dû également s'inspirer des textes bibliques où Yahveh parle du lieu qu'il a d'avance élu pour y mettre son nom. Ces allusions à l'Ancien Testament n'ont rien qui doive surprendre; mais l'auteur les utilise en

figure, conformément au procédé allégorique dont il fait un emploi constant. Le temple de Jérusalem est pour lui l'image typique de la société des saints. Quant aux «lieux plus jeunes», qui ne doivent pas être préférés à celui que Dieu a désigné (Ode IV, 3—4), ils ne peuvent non plus être considérés comme de simples lieux de culte. De même que le vrai temple, dans la pensée du psalmiste, est antérieur à la création du monde, rien n'empêche d'admettre qu'il considère comme sanctuaires moins anciens toutes les sociétés religieuses autres que celle dont il fait partie.
